

Freud le symptôme

Par Thierry NUSSBERGER

Nous allons essayer de saisir ce que recouvrent le concept et la notion de symptôme en psychanalyse, et quels en sont les enjeux. La fin du texte propose une esquisse de la manière dont ce travail m'a permis d'appréhender la question symptôme vs sinthome et comment cette démarche est essentielle dans la clinique.

D'emblée, on peut dire que le symptôme, c'est « ce qui ne va pas ». C'est le grain de sable dans la mécanique bien huilée. Or, quand il y a un grain de sable dans un rouage, il est logique de penser qu'il faille l'ôter pour que la machine reparte. C'est un peu ce qui se passe quand une personne consulte. Quelque chose s'énonce d'un « ça ne va pas », avec une demande adressée au médecin ou au thérapeute, de l'ordre d'un appel vers la guérison qui consisterait à se débarrasser du symptôme. Le symptôme se présente ainsi : d'abord une plainte, ensuite une demande. La plainte, le grain de sable, se présente avec des formes diverses. Le thérapeute aura tout le loisir d'en définir les contours. Mais avant tout, selon que cette plainte s'adresse au médecin ou au psychanalyste, le traitement de cette demande sera différent.

Le médecin considère le symptôme comme signe d'un dysfonctionnement, qui nécessite un rétablissement, et dont il faut traiter la cause. Celle-ci est héréditaire,

organique ou due à une mauvaise hygiène de vie. Pour le psychanalyste, l'abord est tout autre. C'est ce que nous allons voir.

Motif, sens et intentions

Pour Freud, dès le départ « les symptômes, représentations et impulsions, nous amènent infailliblement à la conviction de l'existence de l'inconscient psychique et c'est pourquoi la psychiatrie clinique, qui ne connaît qu'une psychologie du conscient, ne sait se tirer d'affaire autrement qu'en déclarant que toutes ces manifestations ne sont que des produits de dégénérescence¹ ».

Tout commencera avec Charcot qui sort la folie hystérique de la contingence d'une maladie neurologique dégénérative. Freud s'en inspirera à la suite d'un premier séjour en France en octobre 1886. Freud sera tellement impressionné que Jones écrira à ce sujet : « c'est à Charcot qu'il convient d'attribuer le rôle principal dans la détermination que prit Freud de passer de la neurologie à la psychopathologie² ».

Freud, en effet, admire Charcot qui réussit à démontrer que les paralysies chez l'hystérique, même si elles ne présentent aucune lésion organique, sont pourtant bien déterminées par une cause physique. Il en apporte la preuve : il lève ou crée de nouveaux symptômes sous hypnose. Freud franchira le Rubicon, sortant définitivement l'hystérie de la neurologie, tout en passant

¹ Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, 1916, PBP, p. 260.

² Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* [1953], PUF, Paris, 1958, p. 204.

lui-même de la neurophysiologie à la psychanalyse en démontrant la causalité psychique des symptômes hystériques.

Dans les *Études sur l'hystérie*, Freud nous fait partager tout le cheminement qui est le sien pour traiter le symptôme dont souffrent ses patientes. Il veut être un bon thérapeute, désire soulager ses patientes, leur offre des massages, des bains chauds, il les conseille sur ce qu'elles doivent manger. Tel un détective à l'affût du moindre indice, il cherche l'origine des symptômes.

Ainsi Freud, neurologue de formation, s'intéressera-t-il à tout ce qui semble dénué d'intérêt pour ses autres collègues. Rêve, lapsus, acte manqué, oubli, voilà ce qui retient son attention. Des événements sans intérêt, des trébuchages, des vacillements seront pour lui le signe que quelque part l'inconscient se révèle.

Dans *Introduction à la psychanalyse*, Freud affirmera que « les symptômes sont des produits de processus inconscients qui peuvent [...] être rendus conscients³ ». « Le fait seul, dit-il, qu'il est possible, grâce à une interprétation analytique, d'attribuer un sens aux symptômes névrotiques constitue une preuve irréfutable de l'existence de processus psychiques inconscients⁴. »

À propos de sa collaboration avec Breuer, il écrit : « toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un symptôme, nous devons conclure à l'existence chez le malade de certains processus inconscients qui contiennent précisément le sens de ce symptôme. Mais il faut aussi que

³ Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 260.

⁴ *Ibid.*

ce sens soit inconscient pour que le symptôme se produise. Les processus conscients n'engendrent pas de symptômes névrotiques ; et d'autre part, dès que les processus inconscients deviennent conscients, les symptômes disparaissent. Vous avez là un accès à la thérapeutique, un moyen de faire disparaître les symptômes⁵. »

Non seulement le symptôme névrotique a un sens, mais même là où le hasard et l'absurde semblent être de règle, c'est en fait le sens qui se révèle. Et s'il y a sens, cela signifie aussi qu'il y a intention, d'où il découle qu'il y a désir. Mais s'il y a intention et désir, c'est-à-dire un sens à nos actes qui en sont apparemment dénués, s'il y a un sens à nos symptômes, pourquoi celui-ci nous échappe-t-il ? Quel est l'intérêt de le travestir ? Pour Freud, si rêves et symptômes paraissent absurdes, c'est qu'il manque des clés de compréhension. Mais encore, là où il manque des éléments, d'autres viennent s'y substituer qui donnent l'apparence d'un sens, mais qui souvent nous leurrent. Pour retrouver ce qui manque, cela suppose que ces éléments gisent quelque part (souvenirs, affects, etc.). Freud s'assignera cette tâche de retrouver dans leur exil ces éléments. Il retracera l'histoire de ces lacunes et de ces falsifications en essayant de découvrir quand et comment celles-ci se formèrent. Le travail de l'analysant consistera dans cette recherche et, grâce au sens retrouvé, à découvrir la vérité de ses intentions et de ses désirs.

⁵ *Ibid.*, p. 261.

Conscient-inconscient

C'est ainsi que Freud sera amené à postuler l'existence de l'inconscient et à proposer sa première topique. En effet, s'il y a des éléments oubliés, mais toujours présents et à l'œuvre, cela suppose qu'il y a une séparation entre un conscient et un inconscient. Les éléments inconscients exclus de l'activité mentale consciente ne peuvent être ramenés à la conscience par la volonté. Freud postule ainsi qu'une barrière presque infranchissable sépare le système inconscient et le système conscient. C'est cette première censure qu'il appellera *refoulement*. La seconde censure, il la situera entre les éléments préconscients et conscients. Il la nommera *résistance*. L'oubli des noms, les actes manqués en feront partie. Ces éléments tenus à l'écart ne sont pas de simples idées, ils sont l'expression de dispositions et d'intentions contraires à celles que nous voudrions exprimer. Ces éléments ont une énergie et exercent une poussée en direction d'un passage à l'acte. Pour Freud, l'acte manqué traduit l'irruption d'un désir inconscient contraire à la volonté consciente qui s'impose en lieu et place de l'acte voulu. Ainsi la réalisation du désir refoulé évite le déplaisir qui en résulterait en ignorant l'un des termes du conflit.

Dans le cas du symptôme, le refoulement est plus radical que dans le cas des actes manqués. Freud postule que l'élément refoulé dans la névrose est en lien avec un événement traumatique d'origine sexuelle. Si dans un premier temps Freud suppose que le traumatisme est lié à un événement réel, une séduction d'un enfant par un adulte, il reviendra sur cette théorie en parlant d'une autre

scène traumatisante, une réalité psychique qu'il dénommera *fantasme*.

Le père dans la ligne de mire

Dans les cas d'hystérie ou de névrose obsessionnelle que Freud traitera, la question du père comme étant à l'origine du symptôme se posera.

Prenons le cas d'Anna O.⁶, jeune femme traitée par Breuer de 1880 à 1882 : ses symptômes apparaissent alors qu'elle soigne son père qu'elle adore. Les caractères invalidants de ceux-ci l'obligent à renoncer à lui prodiguer ses soins.

C'est Anna O. qui donne à ce traitement original le nom de « *talking cure* » et c'est sous hypnose que les symptômes disparaîtront⁷.

Par la suite, Freud cessera d'employer l'hypnose. D'abord parce que tous les patients ne s'y prêtent pas, mais aussi parce que cela n'est pas sans lui poser des questions éthiques.

En 1888, c'est avec Emmy von N.⁸, qui a alors quarante ans, que Freud découvrira l'étiologie sexuelle de l'hystérie. C'est elle aussi qui orientera Freud vers le traitement par l'association libre et le convaincra d'abandonner les

⁶ Bertha Pappenheim de son vrai nom. Elle fut à l'initiative du travail social en Allemagne et fut une fervente militante féministe. Elle publia sous le nom de Paul Berthold des pièces de théâtre et des contes. Freud, *Études sur l'hystérie*, chap. 2, « Histoires de malades », PUF, p. 15.

⁷ Le passage de la parole opère dans son larynx, qu'elle vit comme encrassé, comme un « *chimney sweeping* » – un ramonage de cheminée – qui décrasse le noir des deuils des sœurs, du père dont « la toux ramonait les conduits auditifs de Bertha ». Pour Breuer, ce sera une cure par la catharsis, par l'épuration.

⁸ De son vrai nom : Baronne Fanny Moser. *Ibid.*, p. 34.

massages. Elle intimera à Freud son fameux « *Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas !* ».

L'injonction de la baronne a permis à Freud de quitter ses oripeaux de thérapeute pour occuper la place du psychanalyste.

Emmy von N. refoule un émoi érotique éprouvé en soignant la cuisse de son père malade. Expérience pratiquement identique pour Rosalie H., une cantatrice. Une autre cantatrice, Katarina⁹, révèle comment ses symptômes sont en lien avec les avances de son père dont elle a eu à se défendre à treize ans et dont elle n'a pas compris le sens à l'époque. Ce n'est que trois ans plus tard, lorsqu'elle surprend son père faisant des avances à sa sœur, que le sens sexuel lui apparaît. Nous pourrions encore citer Dora ou le petit Hans¹⁰.

Dans le cas du petit Hans, ce que Freud met en avant dans sa phobie du cheval, c'est sa peur d'être castré par le père.

Dans le cas du Président Schreber¹¹, c'est aussi le père qui apparaîtra comme symptomatique au moment où lui-même est appelé à incarner les plus hautes fonctions de la magistrature. Le père du Président Schreber, Daniel Gottlieb Moritz, était un médecin à la recherche d'une perfection omnisciente. Il voulait sauver « l'âme du peuple allemand » par une pédagogie nouvelle et totalitaire. Il l'inculqua en premier à ses enfants. Schreber père

⁹ *Ibid.*, p. 98.

¹⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, « Fragment d'une analyse d'hystérie » (Dora), p. 2 et s. et « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », p. 93 et s.

¹¹ Freud, « Le Président Schreber. Un cas de paranoïa », 1911, PBP.

possédait une sorte de savoir absolu sur le réel et pensait ainsi éduquer tout un peuple « à la beauté par la stimulation naturelle et homogène du développement corporel, d'une santé vigoureuse et de l'anoblissement spirituel, et tout particulièrement par l'utilisation recommandée de moyens spécifiques d'éducation¹² ». Le père se présentera dans les délires de Daniel Schreber comme Dieu jouissant d'un désir de le transformer en une femme appelée à devenir la mère d'une nouvelle humanité.

Vers l'Œdipe

Freud s'est employé à montrer que le symptôme était un message chiffré, dont il fallait trouver le sens et que ce sens avait une cause sexuelle dans laquelle le père avait une place prépondérante. Tel Sherlock Holmes, il en a cherché la preuve. Au cours de cette quête, il abandonnera l'idée d'un traumatisme réel dû à la séduction d'un adulte sur un enfant, pour montrer comment le sujet se met en scène dans un fantasme inconscient. Et là, ce n'est plus un phénomène réel qui est en cause, mais une réalité psychique qui essaie d'articuler la pulsion et le sujet.

Cette réalité psychique, cette structure, Freud voudra en trouver l'origine dans un fait réel historique cette fois. Dans *Totem et Tabou*¹³, Freud affirmera que les fils ont tué le père qui s'appropriait toutes les femmes. La culpabilité qui s'ensuivit amena les fils à aimer le père. C'est ainsi que Freud verra à l'œuvre dans l'inconscient le complexe

¹² D. G. M. Schreber, *Kallipädie oder Erziehung zur Schönheit durch naturgetreue und gleichmässige Förderung normaler Körperbildung, lebensstichtiger Gesundheit und geistiger Veredelung und insbesondere durch möglichste Benutzung spezieller Erziehungsmittel*, Leipzig, 1858.

¹³ Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 2001.

d'Œdipe. Il le posera comme universel et dérivant de ce crime originel.

La conceptualisation du complexe d'Œdipe apparaît pour la première fois dans une lettre du 15 octobre 1897 adressée à Wilhelm Fliess. Freud écrit : « J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants¹⁴ ». En 1911, dans un texte intitulé « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », il ajoute que le complexe de castration est profondément lié à la situation œdipienne et que dans le drame de Sophocle, l'aveuglement d'Œdipe opère comme substitut de la castration. Ce point sera tellement important pour Freud qu'il en démontrera l'historicité, non sans quelques problèmes logiques, dans *Moïse et le monothéisme*. C'est pourquoi il cherchera à démontrer que Moïse fut en fait assassiné. Car si Œdipe entre en scène grâce à une pièce que Sophocle a su porter à la valeur d'un mythe, cela n'arrange pas vraiment Freud. Sa thèse doit trouver une origine réelle. Cette origine, il la trouve dans l'homme Moïse. C'est lui qui incarnera le Père tué par les fils d'Israël. Ainsi Freud va-t-il tordre le texte biblique et se servir des exégèses de Sellin pour appuyer sa démonstration. Mais Lacan, grand lecteur de la Bible, ne s'en laisse pas conter. Il fait appel au professeur André Caquot pour commenter le texte¹⁵. Nulle part dans la Bible on ne trouve une référence à un possible assassinat

¹⁴ Lettre à Wilhelm Fliess du 15 octobre 1897 intitulée « L'abandon de la neurotica », *Lettres à Wilhelm Fliess – 1887/1904*, PUF, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 2006.

¹⁵ *L'envers de la psychanalyse*, chap. 9 « Au-delà du complexe d'Œdipe », Seuil, p. 155.

de Moïse. Le texte biblique en *Deutéronome* 34 : 6 ne laisse d'ailleurs aucun doute à ce sujet¹⁶.

Cependant, Freud voulait faire du complexe d'Œdipe un refoulé collectif d'un fait réel, contrairement à Lacan qui reprendra le complexe d'Œdipe du côté de la structure : la métaphore paternelle est en lien avec la structure même de la parole.

Dans la névrose, c'est la question du père qui est posée. Celle-ci trouverait une issue dans la résolution du complexe d'Œdipe. Le complexe d'Œdipe se pose alors comme norme universelle avec, dans sa résolution, la promesse d'une guérison. Freud veut surtout relier ce concept à une théorie générale de la phylogenèse (de l'histoire de l'humanité comme espèce).

C'est la norme phallique que Freud met en place, butant toujours sur une question énigmatique : « La vie génitale de la femme adulte restera longtemps un “*dark continent*” pour notre psychologie¹⁷. »

Freud pose le problème que Lacan éclairera ensuite. On peut dire que Freud, à l'instar de Moïse qui contemple la terre promise du haut du Mont Nebo, n'ira pas plus loin que la question de la norme phallique qui ordonne le

¹⁶ *Deutéronome* 34 : 4-6 « Regarde le pays que j'ai promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, lorsque je leur ai dit : “je donnerai ce pays à vos descendants” je te le montre, mais tu n'y rentreras pas. Moïse, le serviteur du seigneur, mourut là, dans le pays de Moab, comme le seigneur avait annoncé. Dieu lui-même l'enterra dans une vallée de graves, personne n'a su exactement où se trouve sa tombe. »

¹⁷ Sigmund Freud, « La question de l'analyse profane », *Œuvres complètes*, vol. 18, p. 36. D'autre part, *Through the dark continent* est le titre d'un livre du reporter Stanley considéré comme l'œuvre d'un faussaire par la société royale de géographie et ensuite considéré comme authentique lorsque l'Europe en avait besoin pour se partager l'Afrique. Freud avait eu vent de l'affaire et c'est aussi à cela qu'il semble faire allusion en en reprenant le titre.

monde symbolique. Lacan, tel Josué, conduira le peuple analytique sur ce « *dark continent* » de la question de la jouissance féminine. Ne pas aller plus loin, ne signifie pas pour autant que le travail effectué jusque-là est dénué d'intérêt ou n'a plus son efficacité.

Le père pour Lacan

Dans un article de 1938 intitulé « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », Lacan postule que « l'espèce humaine se caractérise par un développement singulier des relations sociales, que soutiennent des capacités exceptionnelles de communication mentale, et corrélativement par une économie paradoxale des instincts [...]. Des comportements adaptatifs d'une variété infinie sont ainsi permis. Leur conservation et le progrès, pour dépendre de la communication, sont avant tout œuvre collective et constituent la culture¹⁸. »

Il ajoute : « si, en effet, la famille humaine permet d'observer, dans les toutes premières phases des fonctions maternelles, par exemple, quelques traits de comportement instinctif identifiables à ceux de la famille biologique, il suffit de réfléchir à ce que le sentiment de la paternité doit aux postulats spirituels qui ont marqué son développement, pour comprendre qu'en ce domaine les instances culturelles dominent les naturelles¹⁹ ». Lacan établit donc « que la famille humaine est une

¹⁸ J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Seuil, p. 23.

¹⁹ *Ibid.*, p. 24.

institution²⁰ ». Il n'a « que faire des tentatives philosophiques qui ont pour objet de réduire la famille humaine soit à un fait biologique, soit à un élément théorique de la société²¹. » Le choix du terme *culture* est important. Il vaudra les critiques d'Édouard Pichon qui y supplantait celui de civilisation française. L'universalisme d'une culture diffère alors du terme de *civilisation* qui introduisait une notion d'hérédité.

Pour Lacan, la recherche psychologique visant à rendre compte du concret soit dans l'observation du *behaviour*, soit par expérience psychanalytique « n'objective jamais des instincts, mais toujours des complexes²² ». Plus loin, il écrit : « Le complexe [...] lie sous une forme fixée un ensemble de réactions qui peut intéresser toutes les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet²³. »

Nous pouvons noter que c'est à cela que s'intéressent les thérapies cognitives ou comportementales qui, dans ce cas, s'occupent de réadaptation de la conduite à l'objet en faisant fi de la part inconsciente du complexe.

Dans cette définition impliquant que le complexe est dominé par des facteurs culturels²⁴, Lacan repère déjà l'épreuve au choc du réel.

Une certaine lecture du texte nous permet déjà d'y voir l'esquisse de ce qui donnera plus tardivement le nouage borroméen. Dans sa définition du complexe, cela implique

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 27.

²³ *Ibid.*, p. 28.

²⁴ *Ibid.*

pour Lacan que celui-ci est dominé par des facteurs culturels :

- dans son contenu représentatif d'un objet (le symbolique)
- dans sa forme liée à une étape vécue de l'objectivation (l'imaginaire)
- dans sa manifestation de carence objective à l'égard d'une situation actuelle (le réel).

Lacan peut ainsi faire « un renversement théorique²⁵ » : « c'est l'instinct qu'on pourrait éclairer [...] par sa référence au complexe²⁶ ». Lacan rappelle aussi que « c'est comme facteur essentiellement inconscient qu'il [le complexe] fut d'abord défini par Freud. Son unité est en effet frappante sous cette forme, où elle se révèle comme la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes²⁷. »

La vérité ultime

Le 18 février 1970, Lacan termine la sixième séance de son séminaire en essayant de « faire sentir [...] ce qu'il y a d'énorme dans le fait que Freud [...] puisse croire tranché ce qu'il en est de la question du rejet de la religion [...] et croire en avoir fini pour nous avoir dit que le support de la religion n'est rien d'autre que ce père auquel l'enfant recourt dans son enfance, et dont il sait qu'il est tout amour [...]. N'est-ce pas là chose étrange quand on sait ce

²⁵ *Ibid.*, p. 29.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

qu'il en est en fait de la fonction du père ? [...] N'est-ce pas là assez d'étrangeté pour nous faire suggérer qu'après tout, ce que Freud préserve, en fait sinon en intention, c'est très précisément ce qu'il désigne comme le plus substantiel dans la religion ? – à savoir, l'idée d'un père tout-amour²⁸. »

Lacan ajoute plus loin : « Freud croit que cela va évaporer la religion, alors que c'en est vraiment la substance même qu'il conserve avec ce mythe bizarrement composé du père. [...] Tout ceci aboutit à l'idée du meurtre, à savoir que le père originel est celui que les fils ont tué, après quoi c'est de l'amour de ce père mort que procède un certain ordre²⁹. » Non, ce qui se dissimule, c'est que « dès lors qu'il entre dans le champ du discours du maître [...], le père, dès l'origine, est castré³⁰. »

C'est en quelque sorte la vérité ultime que voile et dévoile l'hystérique qui dans sa quête de vérité n'en veut rien savoir (ça voir). Comme le dit Lacan : « ce que l'hystérique veut [...], c'est un maître. [...] Elle veut que l'autre soit un maître, qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne, et il ne gouverne pas³¹. » Et « ce qu'à la limite l'hystérique veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur

²⁸ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, chap. 6 – « Au-delà du complexe d'Edipe », Seuil, p. 114.

²⁹ *Ibid.*, p. 115.

³⁰ *Ibid.*, p. 114-115.

³¹ *Ibid.*, p. 150.

la jouissance. Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours³². »

Dans son texte de 1938 « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », Lacan avait déjà énoncé que les névroses, « depuis le temps des premières divinations freudiennes, semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où [...] on peut reconnaître la grande névrose contemporaine. Notre expérience nous porte à en désigner la détermination principale dans la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. C'est cette carence qui, conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarer la dialectique des sublimations³³. » Comme le notait plus haut Lacan : « le rôle de l'imgo du père se laisse apercevoir de façon saisissante dans la formation de la plupart des grands hommes³⁴. » « Nous ne sommes pas de ceux qui s'affligent d'un prétendu relâchement du lien familial. [...] Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imgo paternelle³⁵. » Et Lacan précise que cela « se marque surtout de nos jours dans les collectivités les plus éprouvées par ces effets : concentration économique, catastrophes politiques³⁶ », et plus loin : « Quel qu'en soit l'avenir, ce déclin constitue

³² *Ibid.*, p. 37.

³³ J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *op. cit.*, p. 61.

³⁴ *Ibid.*, p. 60.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

une crise psychologique. Peut-être est-ce à cette crise qu'il faut rapporter l'apparition de la psychanalyse elle-même³⁷. »

Ces phrases conclusives du texte de Lacan ne peuvent qu'éclairer le contexte de crise dans lequel nous vivons actuellement. Pour paraphraser Lacan, peut-être est-ce à cette crise qu'il nous faudra rapporter l'invention de nouvelles pratiques en psychanalyse. L'art de notre pratique, son avenir, l'art à venir, c'est déjà maintenant !

Symptôme vs sinthome

J'espère que ce travail permettra de dégager l'idée qu'il n'y a pas de suprématie du sinthome sur le symptôme. En effet, la voie nouvelle ouverte par Lacan à partir de son questionnement sur la jouissance, sur l'importance de la prise en compte du réel, sur les nouages et la topologie, n'invalide pas pour autant tout le défrichage que Freud, son prédécesseur, a effectué. Ce que pourraient parfois laisser entendre certaines de ses remises en question sur l'apport freudien. Mais ce serait aller trop vite que de rester sur cette conclusion. Si Freud a mis en perspective la névrose et l'Œdipe, on peut dire que Lacan s'est aventuré au-delà. L'au-delà n'est pas un étage supérieur, c'est un autre lieu, voire une autre logique du traitement de la jouissance qui est mise à jour.

Freud lui-même reconnaissait qu'il avait buté, faute peut-être d'outils conceptuels adaptés, sur le roc de la castration qui appartient à toute la sphère œdipienne et

³⁷ *Ibid.*, p. 61.

par voie de conséquence sur la question de la jouissance féminine. Il laissa à d'autres le soin de s'en occuper.

Freud, cela a déjà été évoqué, indique bien dans un article de 1926 que la femme reste pour lui un « *dark continent* ». Ce n'est pas un continent noir comme on le traduit souvent mais un continent sombre, mal éclairé. Sombre aussi comme le continent africain peut l'être pour un occidental qui l'appréhende avec toute l'imagerie liée à la sorcellerie, les rites, la sauvagerie apparente.

Avec la névrose, Freud pose l'Œdipe comme complexe organisateur de la psyché humaine. À sa suite, Lacan va traiter cette question du côté de la structure, du fait que l'homme est soumis au logos. Ainsi, la question du père sera appréhendée comme une métaphore. Une opération de substitution signifiante : le *Nom-du-Père* en lieu et place de la question du Désir de la Mère. Il va extraire de tout ce travail la place de ce signifiant particulier, le signifiant de la métaphore paternelle, qui sera le signifiant phallique, c'est-à-dire le signifiant du manque. À cette époque, que certains appellent « l'époque du premier Lacan », ce moment où Lacan pose que la névrose est le signe d'un refoulement originaire (*Ausstossung*), et la psychose, le signe d'une forclusion fondamentale (*Verwerfung*), on assiste à ce que l'on pourrait appeler une suprématie du symbolique. On suppose que l'opération symbolique pourra en quelque sorte absorber le réel, le résorber, le traiter. En trouvant le sens caché du symptôme, on pourrait le résoudre en permettant l'accès aux désirs et aux intentions cachés.

C'est ce que la formule « tout est langage » pouvait laisser entendre. Il y avait aussi l'idée que l'on pourrait permettre à la pulsion de retrouver le chemin vers un objet adéquat. C'est dans cette voie qu'après Freud beaucoup de psychanalystes se sont engagés. À chaque stade pulsionnel devait correspondre un objet adapté, jusqu'au point d'arrivée : la résolution du complexe d'Œdipe qui permettait de trouver son objet adéquat dans l'amour et d'accéder à une forme adulte positive de l'oblativité. Ainsi la résolution du complexe d'Œdipe permettait à chaque être humain l'entrée dans une humanité idéale et normée. Un être plus proche du saint homme que du sinthome. Une sorte de religion laïque pas si éloignée que ça des perspectives pauliniennes de l'homme nouveau en Christ mort au péché (le terme *péché* est la traduction en hébreu du mot « *batta't* » qui signifie « manquer la cible »). On retrouve bien l'idée de la pulsion qui manque son objet.

Comme si à la question « *Che vuoi ?* » il y avait un savoir prédéfini sur ce qu'il s'agissait de désirer : un homme pour une femme, une femme pour un homme. Un savoir sur le sexe et le désir. C'est là, comme nous l'a montré Lacan, que Freud a péché dans sa rencontre avec Dora. À sa décharge, nous pouvons dire qu'il ne savait pas encore qu'il n'y a pas de garantie dans l'Autre. C'est bien ce que l'hystérique indique quand elle révèle que le maître est châté.

Lacan n'aura de cesse de lutter contre cette tendance à traduire le désir par l'instinct et à supposer l'existence par nature d'un objet conforme à la pulsion. Il n'aura de cesse

aussi de préciser qu'il y a une part irréductible à toute mortification du réel par le symbolique.

La rencontre avec le réel bouleverse toute organisation symbolique. Cela demande à chaque fois que s'effectue un travail qu'il comparera à celui de la dentellière. Là où le réel vient faire trou, *trou-matisme*, il s'agira d'y broder autour des mots qui le circonscriront, d'y bricoler quelque chose qui tienne... un temps. Ainsi l'invitation au voyage, de Freud à Lacan, nous incite-t-elle à appréhender le symptôme comme le potier le ferait avec la glaise et plutôt que de vouloir l'éradiquer comme grain de sable qui bloque le rouage, à élever celui-ci à la dignité d'œuvre d'art.

Le symptôme nous amène à prendre en compte un aspect de la jouissance dite phallique, c'est-à-dire comptable, mesurable, articulable et qui pourra se traiter pour une part selon les axes et coordonnées du complexe d'Œdipe.

L'autre jouissance, non mesurable, infinie, la jouissance dite féminine, Lacan s'en préoccupera en prenant en compte la question du réel. Ceci amènera à une autre pratique, la pratique orientée par le réel et par le sinthome.

Bibliographie

- *La Bible : ancien et nouveau testament*, traduction Louis Segond
- Freud S., Lettre à Wilhelm Fliess du 15 octobre 1897 intitulée « L'abandon de la neurotica », *Lettres à Wilhelm Fliess 1887/1904*, PUF, Coll. « Bibliothèque

de psychanalyse », 2006

- Freud S., Breuer J., *Études sur l'hystérie*, PUF
- Freud S., « Le Président Schreber. Un cas de paranoïa », PBP
- Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, PBP
- Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Folio essai
- Freud S., « La question de l'analyse profane », *Œuvres complètes*, vol. 18
- Freud S., *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 2001
- Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF
- Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Seuil
- Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil
- Zaloszcyc A., *Freud et l'énigme de la jouissance*, Éditions du Losange